

Lettre ouverte à Hongsheng Jiang pour son livre : **« La Commune de Shanghai** **et la Commune de Paris »**

Editions La Fabrique - septembre 2014.

Votre livre qui retrace et étudie la Commune de Shanghai, un des épisodes les plus marquants (début 67) de la révolution culturelle en Chine (1966/1976) est une bouffée d'air tant la chape de plomb qui touche cette période du mouvement ouvrier est lourde, en Chine comme ici.

Le régime chinois a non seulement condamné la révolution culturelle, réprimé nombre de ses participants, mais il a tout fait pour que les traces écrites, les documents produits au cours de ces événements, disparaissent définitivement. Apparemment il n'y est pas parvenu, oubliant l'intérêt qu'elle avait suscité dans la jeunesse révolutionnaire du monde et donc la diffusion de nombreux documents bien loin des frontières chinoises, qu'Internet permet de consulter. Vous le prouvez malgré les difficultés rencontrées pour préparer votre livre.

Les lignes et les dirigeants mis en cause par cette révolution ont pris leur revanche, comme après l'écrasement de la Commune de Paris. Le balancier de la revanche est parti très vite et très loin puisque la Chine, avec Deng, se rallie à partir de 1979 au système capitaliste, avec ses appels répétés et entendus aux capitaux américains. La Chine est désormais un « pilier » du système. La mondialisation du capitalisme ne démarre pas à la chute du mur en 89 mais dix ans plus tôt.

En sortant de l'oubli la « tempête de janvier 67 » à Shanghai, vous retracez un des derniers grands mouvements révolutionnaires du 20^e siècle, un mouvement de masse, mêlant étudiants et ouvriers.

Que la révolution culturelle en Chine de 66 à 76 ait échoué n'est pas en débat. Le ralliement de la Chine au capitalisme occidental au lendemain de cette révolution est là pour le prouver. Mais comme la Commune de Paris, malgré son échec, elle marque la période qui nous en sépare et à plusieurs niveaux.. A commencer par le souvenir de son impétuosité et de sa radicalité avec un Mao complice, impétuosité que l'on a pu retrouver dans certains mouvements de masse depuis, mais il ne s'agit encore que d'impression, d'atmosphère diraient certains. Que votre livre restitue en partie. Mais allons plus loin !

Alain Badiou, qui préface votre livre, fort de sa sympathie ancienne et résolue pour la révolution culturelle, veut en faire « un 5^e paradigme », après la Révolution de 1789, la Commune de Paris, la révolution de 1917 et celle de 1949 en Chine. Un paradigme qui, dit-il « n'est pas parvenu à infléchir durablement l'histoire mondiale ». Paradigme ou non, nous pensons au contraire que la révolution culturelle l'a infléchi sur trois plans.

- **Le premier** : concerne la dénonciation du soviétisme et son échec quant à l'avenir du communisme. La lutte de masse contre la superpuissance soviétique commence avec la Révolution culturelle, et la lutte sur les deux fronts, anti-américain et anti-soviétique. Cette dénonciation traverse Mai 68 complètement.

- **Le deuxième** : Deng et tous ceux qui étaient visés par les gardes rouges comme défendant la voie capitaliste au sein du Parti et de l'Etat, se sont ralliés au capitalisme de type occidental et pas au capitalisme totalitaire de type soviétique, même si le naturel aurait pu les y conduire. Deng va toiser Reagan, il ignore Brejnev, Andropov et Tchernenko !

Naturel qui refera surface pour écraser le mouvement à Tienanmen en 89, mais qui ne versera aucune larme sur la fin de l'URSS en 91.

- **Le troisième** et le plus décisif désormais, la révolution culturelle a ouvert une séquence singulière dans l'histoire de la lutte contre le capitalisme mondial. Celle du refus massif, mondial, et obstiné de toute organisation politique, parti communiste ou autre depuis 40 ans. Les masses, ouvrières, ont boycotté ce type d'outils, ont fait la grève de l'histoire quant à leur propre organisation politique. Pour nous ce troisième aspect est le point de départ, le socle indispensable, dans le débat et la mise en branle d'une alternative révolutionnaire actuellement.

Si la révolution culturelle échoue c'est parce que le capitalisme était le plus fort !

Dire cela a tout l'air d'une lapalissade, mais cela veut dire que l'idéologique, le politique, le militant, les partis, les Etats socialistes, les bases rouges, les organisations ... étaient tous en sursis, condamnés à n'être que « des poissons hors de l'eau » tant que le capitalisme avait encore, malgré la crise de l'impérialisme, celle des superpuissances et déjà des soucis sur le front du taux de profit, une page à écrire. L'histoire de la Chine depuis 79 et de toute l'émergence du Sud en attestent.

Ceci relativise le débat évoqué par votre livre concernant la Commune de Shanghai et sa transformation au bout de 20 jours en Comité révolutionnaire, qui signe pour Badiou la fin du mouvement, voire sa trahison par un Mao cherchant à « calmer le jeu » et appelant à la « Triple alliance », représentants des organisations de masses issues du mouvement pour moitié et l'autre moitié intégrant des membres de l'armée et du parti.

La référence à la Commune de Paris pour ceux qui se lancent dans la révolution culturelle en Chine et en particulier pour les révolutionnaires de Shanghai signifie la fin de la tutelle du parti, la fin de la bureaucratie dans l'Etat, peut-être même la fin de l'Etat et du parti, la fin de l'armée permanente, des élections générales, libres et transparentes sans exclusion d'aucune sorte, sans parrainage du parti et sans minorité de blocage ou pourcentage de postes et d'élus réservés. Cela était le but idéal vers lequel il fallait tendre.

La Chine en 67 pouvait-elle abolir toute superstructure politique ? La révolution culturelle et Mao restent au milieu du gué. Certes. Difficile de faire reposer l'avenir du communisme sur un mouvement purement idéologique sûrement minoritaire à l'échelle du monde et peut-être aussi à l'échelle de la Chine. Remettre tout en cause, et repartir dans une nouvelle longue marche ?

Quels éléments théoriques nous lègue la révolution culturelle ?

On savait depuis l'échec de la Commune de Paris que la classe ouvrière ne pouvait pas se contenter de prendre la machine d'Etat bourgeoise pour l'utiliser pour son propre compte. Elle devait la détruire.

On sait désormais grâce aux communards de Shanghai et à quelques autres que le dépérissement progressif ou graduel de l'Etat socialiste ou ouvrier est impossible. Ou bien l'assaut des masses contre l'Etat est global et systématique ou bien il n'est rien. Rester dans un « entre deux » parce que le capitalisme n'est pas « en bout de piste » et qu'il faut se garder des munitions étatiques, permet à tous les Deng du monde de s'en sortir et de reprendre le manche. Cela remet à plat bien des idées reçues sur la transition entre le capitalisme et le communisme. Mais cela éclaire le pourquoi du refus de masse sur 40 ans concernant l'organisation politique ouvrière, évoqué plus haut.

Ce qui ressort de cette tempête révolutionnaire avec sa référence insistante à la Commune de Paris, c'est la nécessité de la démocratie la plus totale dans la vie des masses et les mouvements qu'elles lancent. La démocratie va bien au delà de la question des élections.

La démocratie n'est pas seulement une forme de l'Etat. Elle lui survivra complètement parce que c'est une aspiration de masse à l'égalité sur tous les sujets et une création permanente dans l'organisation et la prise en main de toutes les questions relatives à la production, au développement, et à l'organisation sociale qui en découle. Liberté et discipline, autonomie et centralité n'ont de sens qu'au regard de la démocratie de masse. Elle est une revendication

constante des masses qui vient du fond des âges, bien avant les Etats contemporains, portés par le capitalisme et qui est appelée à vivre au delà de la suppression ou de la fin des classes sociales.

Partir de ce refus de masse concernant l'organisation politique ouvrière !

Ce refus de masse prolongé est une autre façon de dire qu'il était inutile de se relancer à l'assaut du capitalisme tant que ce dernier n'avait pas touché le fond, sa borne interne finale. Les tentatives héroïques et partielles, du passé, reposant sur le politique, l'idéologique et le militaire, sur la « vertu » des militants au sens robespierriste du terme avaient toutes fait long feu. Inutile de s'acharner !

D'où le pragmatisme de masse qui tente de tirer profit du système en place, épuisant toutes les solutions internes tout en se débarrassant de ses branches mortes, comme le bloc de l'Est avec la chute du mur. Paraphrasant Churchill, le capitalisme de type occidental est le pire des systèmes, à l'exception de tous les autres !

Mais le système capitaliste en se mondialisant a atteint sa borne finale : la fin de la fonction du capital est globale. La financiarisation qui sert à ajourner la dévalorisation du capital tente de sauver les apparences, mais aboutit à un pourrissement généralisé qui emporte tout sur son passage : Etats, sociétés, « vivre ensemble ». Le pragmatisme bute sur le pourrissement et montre ses limites !

Pour passer de la borne finale à la lutte finale !

La révolution culturelle avait comme objectif de faire de la classe ouvrière la classe dominante, hégémonique, dans tous les domaines. Tout le 20^e siècle, les communistes ont eu comme mot d'ordre central la dictature du prolétariat. Non seulement cette hypothèse a été remise en question par les échecs et les dérives des tentatives passées et avec elle son levier central, l'édification d'un parti communiste mondial, boycotté.

Mais ce sont : la borne finale, la financiarisation et le pourrissement du capitalisme qui détruisent violemment les frontières, les Etats en place, les rapports de production capitalistes, le système de production et les conditions d'existence de l'antagonisme des classes, jettent sur les mers des milliers de migrants au péril de leur vie, remettent en cause le « vivre ensemble ». Du passé faisons table rase dans le plus grand chaos, dans l'éparpillement et la division.

Nous avançons l'idée de peuple-monde. Nous appelons à construire des réseaux ou des comités peuple-monde, parce que la question de l'unité populaire mondiale se pose bien au delà de l'organisation de la classe ouvrière. Elle-même, comme toutes les classes, se retrouve mal en point. L'hypothèse que nous faisons est que le rôle des classes est à relativiser. Il était décisif du temps du développement, quand le rapport capital/travail était la colonne vertébrale du système et des sociétés. La fonction économique et sociale de chaque classe définissait une politique qui visait le pouvoir d'Etat pour asseoir et conforter la fonction.

La fonction du capital est moribonde, mais la fonction du travail, du salariat, repose sur le travail aliéné. Précisément ce avec quoi il faut rompre au profit du travail libre pour prendre en main la production sur de nouveaux critères, débarrassée de la valeur marchande et de la richesse abstraite. (cf note sur Lohoff et Trenkle).

Si les révolutionnaires ont un objectif c'est d'unir la population de la planète, visant l'affirmation et l'organisation du caractère social des forces productives.

Le monde politique au pouvoir ou non s'évertue à nier la borne finale et de ce fait se range dans la cible avec l'oligarchie qui dirige la financiarisation et les sbires armés qui la défendent .